

LA VIE FRANÇAISE

Les trois Journées

Par Henry BORDEAUX
De l'Académie Française.

I. — LA MOBILISATION

Samedi 1^{er} août 1914. — Nous sommes rentrés hier soir dans notre vieille maison de campagne. Il nous a fallu quitter en hâte la vallée de Tarentaise où nous nous reposions. Le train était bondé, et l'on n'y parlait que de la mobilisation prochaine. Aux abords des ouvrages d'art, des garde-voies à demi costumés en militaires, coiffés d'un képi et armés d'un fusil dont la baïonnette luisait au soleil. Hier soir, je m'attendais à la déclaration de guerre. Mais ce matin, la campagne est si tranquille que je me prends à douter. On dirait que rien ne se passe ou que les événements humains ne la peuvent troubler. Le blé mûr attend : les moissonneurs achèvent de faucher les épis que les femmes rassemblent en gerbes. Le travail a repris, comme d'habitude. J'entends les faux qu'on affûte.

Après le déjeuner, ayant passé la matinée à mes préparatifs de départ, je descends à bicyclette à Chambéry pour savoir les nouvelles. A trois heures, un employé de la mairie affiche l'ordre de mobilisation. Un grand silence s'est fait dans la foule assemblée. Puis brusquement, les mains se joignent, on applaudit. Dans le bref intervalle qui a séparé ce silence et ces applaudissements la cause a été jugée et souverainement gagnée par la patrie. Nous n'avons ni souhaité ni cherché la guerre. Elle nous est imposée : soit, nous l'acceptons. Voilà ce que signifie ces battements de mains. C'est un bruit clair et précis : les visages ne sont pas gais, mais volontaires et graves.

— Guillaume l'a voulue, dit quelqu'un. Il l'aura.

Guillaume c'est l'Allemagne. Elle, c'est la guerre.

Je remonte en hâte sous le chaud soleil. Et voici que dans l'air bleu les cloches se mettent en branle et sonnent le tocsin. Je reconnais celles de Jacob-Belle-Combette et celles de Montagnole, et celles de Saint-Cassin, et voici celles de Cognin, ma paroisse. Le gros bourdon de la cathédrale, plus lentement, les domine. C'est l'appel aux armes.

Comme je monte la côte, je vois mon voisin qui, les deux mains à la faux, s'est redressé. Absorbé par son travail, il n'avait pas entendu encore. Il s'arrête, l'oreille tendue. Il est vieux, il a fait la campagne de 1870. Il reste un instant immobile, ainsi redressé. Que va-t-il faire ? Rentrer chez lui, avertir ses fils qui doivent partir ? Il a l'air d'hésiter, puis il regarde la ligne des épis d'or, il se penche et se remet à faucher.

Toute ma vie, je le sens, je verrai ce vieil homme aux écouttes, qui, après avoir entendu l'appel, et puisqu'il n'est plus bon qu'à travailler, a repris son travail.

Le soir vient, si pur, si calme, si paisible. La lune paraît au-dessus du toit. Les enfants jouent dans le jardin. Il faut rentrer. Comme les regards ont changé en quelques heures ! Ces choses habituelles, dont la douceur admise n'était plus vérifiée — une maison, un jardin, une famille, et la paix du soir — ont pris un sens nouveau, une grandeur, une noblesse, une beauté infinies. C'est le bonheur. C'était...

Dimanche 2 août 1914. — Dans la voiture qui m'emène, je me retourne, après avoir franchi la grille toujours ouverte du portail, pour embrasser d'un coup d'œil et emporter avec moi cette image à demi cachée dans la verdure. Comme une grappe de clématite à la balustrade d'un balcon, ma vie est là, suspendue.

La route que je suis pour gagner Chambéry et la gare, traverse, après un bois en pente, des champs et des vignobles. Le matin clair dore les blés coupés et rassemblés en gerbes, car, se les flexibles avoines jaunissantes, pénétre, pour les gonfler, jusqu'aux graines fluettes et visibles à peine des raisins tapis sous les feuilles. De chaque côté de la vallée ce sont les chères collines si souvent gravies, et plus loin la montagne, — la montagne qui n'a jamais cessé de m'attirer. Les campagnes de France

s'offrent aux yeux plus chargés de pensées que dans l'existence accoutumée.

— Voyez, disent-elles, comme nous sommes belles sous le soleil, avec nos moissons mûres, nos vignes, nos prés, nos taillis, nos eaux courantes. C'est une faveur du ciel qui nous a valu ce climat tempéré, cette diversité des cultures, cette lumière délicate, cette futilité, cette mollesse, cette grâce unique. Cependant la nature n'a pas seule opéré ce miracle. Nous sommes l'œuvre d'une longue suite de générations vigoureuses qui nous ont remuées, ensemençées, arrosées, appropriées, divisées et protégées.

Nous représentons l'aisance et la prospérité d'une race qui fut déjà unie et raisonnable, fine et industrieuse, habile aux arts comme experte aux sciences, dans un passé très lointain. Il nous appartient de nous défendre. Nous représentons l'héritage français. Nous sommes son signe visible, mais, sa part spirituelle, ne la sentez-vous pas nous recouvrir comme ces buées légères qui naissent de la rosée et adoucissent les contours ?

Ce langage, je vois bien que les paysans que je dépasse sur la route l'entendent comme moi. J'en ai cueilli deux avec leur baluchon et les transporte sans avoir eu besoin de leur demander où ils vont. Une fraternité, elle aussi nouvelle, ou du moins plus chaude et plus sensible, nous unit. Et ne formons-nous pas un chœur, avec ceux qui sont sur la route, un chœur dont j'entends la strophe :

— Certes, nous allons défendre l'héritage commun. Mais en notre absence, ô campagnes françaises, ne changez pas. Que nous vous retrouvions intactes sous votre parure d'or, l'été, et de pourpre, l'automne, avec vos cultures variées auxquelles vous savez donner un air de nonchalance et d'irrégularité, comme pour tempérer ce que l'ordre peut avoir d'un peu monotone. Gardez votre paix, afin qu'au retour nous nous reposions en elle. Soyez douces aux mains de vieux, aux mains de femmes, aux mains d'enfants qui maintenant vont avoir soin de vous. Et si nous ne devons pas vous revoir, d'autant plus demeurez pareilles, afin que, vous ayant connues et aimées à leur tour, nos enfants, façonnés par vous, retrouvent nos manières de sentir. Alors vous leur direz de ces choses secrètes qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois...

II. — L'ARMISTICE

Lundi 11 novembre 1918. — La nouvelle est arrivée ce matin à cinq heures : l'armistice a été signé hier soir et les hostilités cessent aujourd'hui à onze heures. Dans ma petite chambre (à Lophen, près de Bruges), dont toutes les vitres brisées par l'éclatement d'un obus ont été remplacées par du papier, je suis réveillé par les cloches qui ont l'air d'entrer chez moi. J'ouvre ma fenêtre : il fait nuit encore, mais des fusées vertes et rouges montent dans le ciel.

J'aurai donc eu hier ma dernière impression de la guerre. Pour la grande opération qu'il préparait et dont l'exécution devait précisément commencer aujourd'hui : le passage de l'Escaut par d'importantes forces de cavalerie et l'encercllement de la plaine de Bruxelles, qui nous auraient valu de nombreux prisonniers et un matériel considérable, le général Degoutte, chef d'état major général des armées des Flandres, avait fait masser des troupes le long du fleuve et aménager les ponts et passerelles destinés à son franchissement. En aval, en amont d'Audenarde, les points de passage étaient arrêtés et le génie avait presque achevé ses travaux. Sur la rive droite, j'avais déjà trouvé des cavaliers. Et des hauteurs qui dominent le fleuve, j'avais eu cette vision inoubliable : les escadrons en marche sur la rive gauche, s'avancant vers l'Escaut aux larges eaux débordées et étincelantes au soleil couchant, se profilant avec leurs casques et leurs lances sur le soir radieux. A peine entendait-on le canon. Déjà, il semblait qu'un silence singulier, presque religieux, s'emparait de l'espace depuis plus de quatre ans livré au tumulte guerrier...

Je désire de voir comment l'armistice est accueilli par nos hommes. Je les ai vus au cours de tant d'épreuves : au Bois-le-Prêtre et aux Eparges, à Berry-au-Bac et au Mont sans nom, dans tous les mauvais coins de Verdun, et sur l'Oise au moment de la grande menace sur Compiègne, et devant Amiens, et devant la forêt de Villers-Cotterets. Ne me serait-il pas donné de les voir dans la détente et la joie ?

Une panne arrête notre automobile devant

une petite maison basse. Sur la porte une carte est épinglée : *chef de bataillon Raymond*. Ce chef de bataillon est un chanoine de Besançon qui commande les mitrailleurs territoriaux du corps d'armée. Il nous reçoit tandis qu'un soldat lui fait la barbe : — « Ils ont la bouche fendue jusqu'aux oreilles, nous dit-il de ses territoriaux. Il y en a qui ne veulent pas le croire. »

Notre automobile réparée nous emmène vers le fleuve. Au bord de la route, deux chevaux morts dont l'un a la tête posée sur le cou de l'autre comme s'il lui demandait appui dans sa détresse, et, un peu plus loin, le cadavre d'un soldat américain, le dernier tué peut-être. Nous traversons l'Escaut. Déjà les camions le franchissent sur un pont qu'on vient de poser. En cherchant un peu son chemin, parce qu'il y a des voies coupées, nous parvenons au village de Maercke-Kerkhem qui est encombré de troupes. Le colonel de C... qui commande l'infanterie de la 164^e division nous reçoit avec du singe et du thé sans sucre, car le ravitaillement a été retardé pour parvenir vers la rive droite. Mais il s'agit bien de cela : sa fine tête un peu lasse se redresse, il sourit, il est heureux, non pour lui — il n'y songe point — pour ses hommes, pour le pays. Cette fois, ça y est : la guerre est gagnée. Tous les soldats qui défilent ont la même expression : grave, recueillie, tranquille, j'allais dire paisible. Peut-être ne réalisent-ils pas encore tout ce que ce mot : paix renferme ; il était devenu si lointain, si mystérieux, si étranger. Il y a eu très peu de cris. Les chasseurs ont entonné la Sidi-Brahim. Les Anglais et les Américains, de chaque côté, les uns au sud et les autres au nord, ont fait plus de bruit.

Un petit poste amène un prisonnier allemand qui a été fait à la dernière minute. Le malheureux est effondré et pleure. L'heure fatidique : onze heures, s'est écoulée sans qu'on y ait pris garde. Pas un coup de canon. Seulement quelques coups de fusil. Puis le silence, ce silence prodigieux, merveilleux, religieux...

Dimanche 17 novembre 1918. — Les lettres mettent du temps à venir en Flandre. Voici la première qui me parle de l'armistice. Elle me vient des lieux mêmes que je quittai à la mobilisation : « Nous avons eu un délire de joie à savoir que les soldats ne se battent plus, que les Allemands sont définitivement humiliés... Toutes ces pensées se pressent dans notre esprit et notre excitation augmente. Soudain, c'est le grand branle-bas des cloches. Vimines, Saint-Cassin, Montagnole, Jacob-Belle-Combette, Cognin, se répondent à travers le soir qui monte. Chambéry fait un bruit de tonnerre avec toutes ses cloches en mouvement, et le gros bourdon de la cathédrale surpasse toutes les autres sonneries. Les montagnes s'animent et chaque cime porte un feu de joie au coucher du soleil. Le canon tonne comme à Paris quand les avions boches venaient nous trouver. Nous avons sorti les drapeaux et les lanternes vénitienes, et dans la nuit venue les girandoles du portail font deux taches de sang sur la route, tandis que du côté de Cognin et de Bissy s'élançant en l'air, comme des jets d'eau, des fusées multicolores. Notre pensée s'en va vers l'armée à qui nous devons cette paix dans la victoire... »

III. — LA PAIX

Lundi 23 juin 1919. — On n'en pouvait pas douter. L'Allemand crie, mais il cède. Il n'y a qu'à lui parler fort. Et l'on s'était enfin décidé à lui parler nettement. Cependant, quand, vers sept heures ou sept heures un quart, ce soir, on entend le canon dont le bruit, dans mon lointain quartier, arrive comme assourdi et ouaté, une grande émotion gagne de proche en proche. Les sonneries et les sirènes nous arrivent en chœur. Les cloches dont on a fait si rarement usage dans la guerre, car jamais peuple ne se montra plus discret dans ses victoires, plus mesuré dans ses manifestations. Les sirènes dont l'appel glapissant, jadis, annonçait la mort.

Au balcon des fenêtres ouvertes, ça et là, bientôt s'accrochent des drapeaux. Il y en a un qui, suspendu dans le vide, à un sixième étage, se détache vers le ciel, avec cette netteté de mes cavaliers descendant vers l'Escaut, mais le vent sans cesse change sa forme, en fait un signal.

Des voix joyeuses retentissent, se mêlent d'un étage à l'autre. Mais la rue, bientôt, est déserte. Ceux qui cherchent le bruit et la foule gagnent le centre de la Ville. Et le silence s'étend sur le calme Passy, comme je l'avais pour ainsi

dire ou s'épandre sur les campagnes françaises le soir de la mobilisation, sur les campagnes flamandes le soir de l'armistice. Car ce silence religieux semble une présence réelle.

Cependant le temps, si pur depuis tant de jours, commence de s'altérer. En fidèle terrien je lis au ciel des présages de pluie et m'en réjouis : — Il pleuvra demain. Tant mieux pour la terre !

Terre de France, desséchés par cinq ans de douleurs et d'efforts, voici la rosée de la paix qui vient te rafraîchir. Puisse-t-elle faire sortir de toi, dans un heureux enfantement, les fleurs et les fruits, la force et le nombre, la foi et l'union !...

Henry BORDEAUX.

COURRIER DE PARIS

VOICI donc la paix. Dans quel esprit l'accueillirons-nous ? Comme des sages, avec une allégresse mêlée de prudence. Réjouissons-nous car nous avons, depuis cinq années, payé avec assez de sang, assez de larmes, l'heure bénie que nous vivons. Battons des mains ; considérons en souriant les drapeaux de nos fenêtres ; et, puisque nous sommes heureux ensemble, regardons-nous, entre Français, avec amour.

Mais les heures d'ivresse passeront et nous serons bientôt las de chanter. Alors il s'agira de vivre. Nos frères ont su mourir : c'était la grande vertu de la guerre. Devant la vie et ses devoirs, serons-nous forts et beaux comme eux ?

J'en doute. Voilà sept mois qu'on ne se bat plus et déjà les leçons de la guerre semblent perdues. Tâchons, sous l'impression vivifiante de notre bonheur d'aujourd'hui, de pénétrer dans nos souvenirs, afin de ramasser ceux qui ne doivent point périr. Alors nous n'entrerons pas dans la paix comme des étourdis.

Je ne sais quels enseignements le Président Wilson a retirés du voyage qu'il vient de faire en Belgique. Certains cerveaux, accoutumés à se tourner vers les espaces, ressemblent à des plaques photographiques que la lumière du soleil a voilées et qui n'enregistrent plus les images de la terre. S'il devait apprendre quelque chose à Louvain, à Malines, à Bruxelles, c'était avant de formuler les conditions de la paix qu'il aurait fait utilement cette émouvante expédition. Nous autres, qui n'avons point rédigé les conditions de la paix, mais qui devons plier à ce statut nouveau notre vie et celle de nos enfants, nous sommes à l'heure choisie pour un tel voyage. Je reviens de Bruxelles et de Louvain ; j'en reviens plus sûr de moi, mieux armé pour les jours difficiles qui s'annoncent. Le bénéfice que j'ai retiré de ce pèlerinage chez nos amis de Belgique, je voudrais le partager avec vous, mes lecteurs.

L'impression qu'on éprouve en débarquant à Bruxelles est d'abord charmante. On retrouve, dans son cadre intact, la population fraîche, turbulente et gaie d'autrefois. Les « trams » sont bondés de bavards, qui sourient. Aux terrasses des brasseries, les garçons s'empresent auprès du client et lui apportent de la vraie crème avec son café. Des voix fraîches orient les journaux. Des voitures à bras circulent, chargées de pyramides de fraises et d'asperges. L'ami que vous allez voir vous sert un fameux dîner, arrosé d'un nectar dont il vous demande, les yeux brillants, si vous pensez que « ça est un vin ». On se sent à l'aise, avec ces gens épanouis. On s'étonne moins que le Président des Etats-Unis venant honorer à Bruxelles un peuple de martyrs, ait dit publiquement au bourgmestre les bons souvenirs qu'il emporterait de ces enfants bien portants, de ces hommes et de ces femmes robustes qui sont, en effet, tout ce qu'on voit, en marchant vite, sur le boulevard Anspach.

Ainsi la guerre était une mauvaise aventure, dont les traces disparaissent. Des fleurs ont poussé sur l'emplacement des villages incendiés. Pourquoi ne point cueillir les fleurs, les mettre dans les cheveux des filles et danser sur les ruines ?

Après Bruxelles, j'ai visité Louvain. J'y ai vu des jupes roses, entendu de bons propos autour de tables bien servies et trouvé la vie triomphante. Mais là, ni la nature, ni l'industrie des hommes n'ont encore recouvert les décombres et l'on sent que l'ombre des morts erre parmi les vivants.

Mes hôtes m'ont entraîné, après le repas, dans leurs rues incendiées. Il faisait beau. Leurs voix étaient douces. Un silence apaisant régnait sur la ville. On me conduisit à un carrefour. Là, un jour d'été, des hommes, des femmes, des enfants ont été abattus. Voici une maison blanche, dont une servante plantureuse lave à grande eau la façade : c'est samedi. Le patron de cette fille, un vieillard, a été fusillé là, sur le trottoir, à genoux devant sa porte. Peu à peu, les souvenirs montent. Les pierres du chemin et celles des maisons qui restent ont chacune son histoire sanglante. Nous foulons le même sol, nous respirons le même air que les martyrs de 1914. A ce tournant, deux Allemands étaient embusqués, qui tiraient, par ordre, sur leurs camarades pour donner à croire à la troupe que des civils l'assaillaient. Alors, mes guides changent de voix. Ils parlaient avec mélancolie du malheur de leurs proches, de leurs amis, de leurs frères, qui dorment en paix maintenant. La colère monte en eux quand ils pensent aux bourreaux. On dirait qu'ils ressentent encore plus de haine pour l'assassin que de pitié pour les victimes.

Ils ont raison. Les morts reposent et de belles générations s'apprennent à vivre avec intensité aux lieux où ils sont tombés. Les pierres calcinées disparaîtront une à une et déjà des maisons claires se dressent sur les terrains dévastés. Le malheur passe, mais il y aura toujours des Allemands.

Nous voici en paix avec eux. Ce sont des gens rossés, qui lèvent les bras et demandent grâce ; ce ne sont point des adversaires à qui, la querelle vidée, on tend la main.

Allons à Louvain. Interrogeons ceux qui ont vu comment ce peuple a engagé la guerre, comment il a menti, volé, souillé les choses et les êtres. Essayez de faire, avec les Belges, de la métaphysique. Parlez leur de la fraternité universelle et de l'union de tous les humains. Ils vous répondront par un fait : il y a sur la terre des méchants, contre lesquels il faut se garder.

Ne haïssons pas, soit ! La guerre est finie. Mais souvenons-nous ! Alors nous n'entrerons pas dans la paix comme au bal. Il ne s'agit point de nous amuser, mais que nos enfants vivent. Il s'agit que d'autres guerres, la guerre civile, la guerre étrangère, ne viennent point, quand nous aurons chassé les mauvais souvenirs, surprendre encore nos cœurs légers et porter à la Patrie, cette fois, le coup de grâce.

ANTOINE RÉDIER.

ACTUALITÉS & SOUVENIRS

Ayant achevé mes inhumanités, j'ai voulu revoir de belles choses. Et c'est par une visite au Musée du Louvre un dimanche, que j'ai cru bon de commencer la rééducation de mes yeux de civilisé assailli par la guerre. Ce que mon sens esthétique y a gagné, je ne puis le dire nettement, mais voici ce que j'ai observé :

Il y a bien des changements dans notre Louvre. Encore incomplètement réinstallé, il vous a, en gros, comme beaucoup d'établissements d'aujourd'hui, un air de convalescence. Ce qui saute aux yeux, dès l'abord, c'est que les gardiens ne sont plus coiffés du bicorne, mais d'une casquette d'employés de chemin de fer. C'est une réforme, cela. Quel en est le point de départ ? Economie ? Vœu des intéressés ? Je ne m'attarderai pas à le rechercher. Les chevaux des copistes ont aussi disparu. L'odeur de peinture fraîche ne

flotte plus dans les salles. Il manque à l'atmosphère quelque chose...

Le public, lui, est toujours le même. Voici les types que nous connaissons. La famille de provinciaux, papas importants, mamans résignées, garçonnets à lavallières qui glissent sur le parquet. Voici les ouvriers endimanchés venus par désaveusement. Voici des soldats ayant, en bleu horizon, la même allure que naguère avaient, en pantalon rouge, leurs aînés. Ils donnent l'impression nette qu'ils pourraient aussi bien, à l'heure qu'il est, se trouver ailleurs... Voici le vieux monsieur digne, l'institutrice renfrognée et le bourgeois connaisseur, M. l'Informé qui renseigne ses voisins d'un air docte et satisfait, après un coup d'œil jeté sur le cartouche doré placé au bas des cadres Erudition de fraîche date et qui fait subir des entorses à l'histoire et à la mythologie.

Mais quel est ce piétinement sourd de légion en marche ? Un flot de soldats américains en kaki, visages rouges et tempes rasées sous le calot bien enfoncé, envahit la salle. Aussitôt ils forment le cercle. Une voix parle au centre. Quelques mots seulement d'explication. Il faut aller vite. Ces grands enfants écoutent respectueusement, impénétrables derrière leurs lunettes rondes, ne souriant pas, n'échangeant pas leurs impressions. Sont-ils écrasés par le sentiment de la beauté ou seulement ennuyés par la « corvée de musée » qui leur est imposée pour leur dimanche ? Déjà le speech est fini. La colonne va se reformer et continuer sa marche. Les rangs s'ouvrent. On s'aperçoit alors que le speaker était une femme. A l'intonation de la voix on ne s'en était pas douté. Elle passe en avant, raide et plate en son costume bleu, marquée à l'épaule d'une fleur de lys d'or, en bottes jaunes et canotier de feutre. Dociles comme des agneaux, tous les Visages-Rouges la suivent.

Qui va au Louvre présentement ne doit pas manquer d'aller voir les Latour de Saint-Quentin. Le jour de ma visite au Musée, l'entrée dans les salles où ils sont exposés coûtait cinq francs. Combien c'était amusant, devant le tourniquet, d'étudier les physionomies des hésitants que le chiffre inattendu suffoquait un peu et puis qui « marchaient » par amour-propre. A l'intérieur, ces mal-consolés se distinguaient par leur application à tout voir. Devant les Latour aussi j'ai rencontré des savants trop savants, des connaisseurs à la manque et des nouveaux riches qui « avaient cela à la maison, et même mieux ». La portière de velours soulevée, les visiteurs des Latour à cinq francs sortaient fièrement devant le même peuple dont la badauderie ignare se contentait d'errer dans les salles publiques.

Et j'imagine que maintes fois, ô bon abbé Huber, en dépit de toute votre souriante philosophie, il a dû vous arriver d'être pris d'une grande envie de fermer votre livre et de souffler votre bougie, en grommelant à l'adresse de tant de lâcheux : « Allez vous coucher ! »

Le traité de Paix contient des clauses si nombreuses que peu de gens sans doute peuvent se flatter de les connaître toutes. En voici deux particulièrement curieuses et inattendues.

Dans les six mois après la signature de la paix, les Allemands devront restituer au gouvernement britannique le crâne du sultan M'kwawa. Ce M'kwawa était un chef de l'Afrique orientale allemande. Pendant des années, il défia les Allemands ; en 1893 plutôt que de se rendre, il se suicida. Les Allemands le décapitèrent et envoyèrent son crâne à Berlin. Très Allemand, cela, n'est-ce pas ? — L'Angleterre est déterminée à faire rendre aux indigènes de cette contrée le crâne de leur chef.

L'Allemagne est aussi contrainte à rendre au Roi du Hedjaz le Coran du Calife Otman, magnifique exemplaire du VII^e siècle, sans doute tombé aux mains des Turcs quand ils prirent Médine en 1812.

Le crâne de M'kwawa et le Coran d'Otman !... Ce n'est pas pour ces deux objets-là que nous croyions nous être battus. Les Allemands se résigneront d'ailleurs plus facilement sans doute à les rendre que l'Alsace-Lorraine.

FURET.